

Quelle prise de position matérialiste et darwinienne aujourd'hui ?

Lilian Truchon

Dans le cadre de la lutte publique menée par les rationalistes contre les diverses formes du créationnisme et le réarmement contemporain des spiritualismes en tous genres, il est possible et souhaitable de proposer une autre prise de position que celle, agnostique et auto-défensive, qui se caractérise d'une manière dominante aujourd'hui par le refus d'aborder la question de la morale du point de vue du matérialisme et du darwinisme.

L'irréductibilité essentielle de la sphère « spirituelle » à toute démarche de connaissance objective est, aujourd'hui comme hier, un enjeu vital pour les spiritualistes, car il y va du maintien de la religiosité et de la transcendance de la conscience morale comme preuves de la distinction de l'Homme au sein de l'Univers. Guillaume Lecointre, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, rappelle à ce sujet que « la morale est le cheval de Troie par lequel les religions réinvestissent le champ politique partout en Occident »¹.

Une philosophie spontanée des savants

Un argument avancé en direction du public pour lutter et s'immuniser contre l'intrusion créationniste en sciences est de rappeler les postulats non subjectivistes de la recherche. La démarche scientifique, explique Guillaume Lecointre, part du principe de « réalisme », c'est-à-dire qu'« il y a un monde en dehors de nous qui ne dépend pas de la perception que nous en avons »². C'est le principe de l'existence et de l'intelligibilité d'une réalité objective indépendante de la conscience que nous en

¹ Guillaume Lecointre, « Comprendre le matérialisme par son histoire », in Pascal Charbonnat, *Histoire des philosophies matérialistes*, Paris, Syllepse, 2007, p. 20.

² *Ibid.*, p. 20.

avons *a priori*. Néanmoins, on peut se demander pourquoi le terme de réalisme – quoique d’usage courant en épistémologie – est employé ici, où rien ne paraît devoir l’écarter de la définition la plus élémentaire du matérialisme philosophique dans ce qui le distingue de l’idéalisme. Dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909), Lénine explique ainsi que « si la réalité objective nous est donnée, il faut lui attribuer un concept philosophique ; or, ce concept est établi depuis longtemps, très longtemps, et ce concept est celui de la *matière*. La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l’homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations »³. Il distingue nettement cette définition *épistémologique* qui a une valeur critique, condition de possibilité de la connaissance objective, des définitions toujours changeantes et toujours susceptibles de perfectionnement qu’en donnent les différents domaines de la recherche scientifique. Dans le même ouvrage, Lénine rappelle que le terme de réalisme employé à la place de celui de matérialisme ne fait que créer la confusion, car on peut parler aussi, par exemple, de réalité psychique.

Guillaume Lecoindre tient par ailleurs à distinguer un « matérialisme méthodologique » d’un matérialisme philosophique. Cette distinction, explique-t-il, « relève de l’autodéfense intellectuelle : les spiritualistes se sont empressés de présenter ce matérialisme méthodologique comme un “*a priori*” philosophique [...] ou même idéologique, comme une soumission forcée de la science au

³ Voir Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme* (, 1909), Paris, Éditions sociales, 1973, p. 120. Précisons que la théorie léniniste du reflet illustre la portée cognitive de la connaissance scientifique : le monde et ses lois objectives sont parfaitement accessibles à la connaissance humaine qui les reflète, bien qu’ils ne puissent jamais en être connus *définitivement*. À cet effet, le révolutionnaire russe a décrit alternativement dans l’ouvrage de 1909 et dans les *Cahiers philosophiques* (1914-1916) deux figures géométriques pour montrer métaphoriquement la connaissance humaine comme un processus décrivant une *spirale* ascendante dont les détours illustrent les rapports entre vérité et erreur, et qui tend, à la façon d’une *asymptote*, à rapprocher notre conscience de la réalité en mouvement et en développement perpétuel qu’elle vise.

marxisme »⁴. Mais ce geste d'autodéfense n'est pas nouveau et revient au fond, comme le notait déjà Lénine, à introduire subrepticement le matérialisme tout en le reniant, ce qui permet de se défendre de l'accusation d'être un défenseur d'une conception du monde matérialiste. La démarche scientifique proposée par Guillaume Lécointre est en quelque sorte une « philosophie spontanée des savants »⁵, dans la mesure où son contenu est contradictoire : elle adopte confusément et sans l'avouer le concept philosophique de matière comme postulat, tout en voulant par ailleurs s'en distinguer.

Cette démarche s'accompagne d'un agnosticisme méthodologique⁶. Par agnosticisme, il faut entendre ici la tendance à poser des limites à la science en traitant comme non accessibles à la connaissance objective des questions « ultimes » ou relevant de la subjectivité. Lors d'une intervention publique à l'émission radiophonique *Là-bas si j'y suis*, Guillaume Lécointre explique ainsi que « Nous ne sommes pas outillés pour statuer sur une création. [...] Nous n'avons pas de moyens expérimentaux pour avoir accès à cette entité extérieure à la nature, donc pour nous c'est quelque chose qui n'est pas testable. Par contre, avec l'évolution, on peut expérimenter [...] »⁷. Cette réponse est problématique du fait que *par définition* la transcendance et la création divine sont en dehors de toute expérimentation possible car elles relèvent de la foi, non du savoir. « Nous ne pouvons pas tomber hors de ce monde », selon la formule du dramaturge

⁴ Guillaume Lécointre, *op.cit.*, p. 16.

⁵ Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, Maspero, coll. « Théorie », 1974, pp. 100-101.

⁶ Patrick Tort a rappelé en plusieurs occasions que Darwin a fait un usage tactique de l'agnosticisme dans sa relation publique et pédagogique avec la société victorienne (ce qui n'entraîne pas qu'il faille aujourd'hui imiter cette attitude de circonstance). Mais plus fondamentalement, « l'athéisme intime, définitivement installé chez Darwin dès l'âge de trente ans – et qu'il ne dévoile qu'en 1876 dans l'*Autobiographie* rédigée à l'intention exclusive de ses proches – est en revanche simultanément une *conviction* issue du raisonnement critique et un *principe de méthode* » (Patrick Tort, « Sur l'athéisme de Darwin » in *Darwin et la philosophie (Religion, morale, matérialisme)*, Paris, Kimé, 2004, p. 19).

⁷ « Bible ou Darwin ? », *Là bas si j'y suis*, France Inter, première diffusion le 25 décembre 2008.

Christian Dietrich Grabbe si prisée de Freud⁸. La méthode scientifique *part* de l'immanence du monde, sans adjonction extérieure et sans déduire ce monde d'un autre. C'est une nécessité logique excluant *a priori* toute argumentation comme celle, faussement naïve, de Guillaume Lecoindre sur l'adéquation de l'outillage de la science. Il est difficile de résister à la tentation de rappeler à propos ce que disait Engels en 1892: « Qu'est-ce donc que l'agnosticisme sinon un matérialisme honteux ? La conception de la nature que défend l'agnosticisme est entièrement matérialiste. Le monde naturel tout entier est gouverné par des lois et n'admet pas d'interventions d'une action extérieure ; mais il [l'agnosticisme] ajoute par précaution : "Nous ne possédons pas le moyen d'affirmer ou d'infirmer l'existence d'un être suprême quelconque au-delà de l'univers connu" »⁹.

Par ailleurs, Guillaume Lecoindre exclut du périmètre de la science la question de la morale et semble penser surtout en termes d'« entités ». « La science s'occupe de faits, pas de valeurs particulières ». Par conséquent, « la science ne travaille pas avec des catégories par définition immatérielles », dit-il, car « tout ce qui est expérimentalement accessible dans le monde réel est matériel ou d'origine matérielle »¹⁰. Mais cette attitude agnostique et amoraliste semble passer subrepticement d'un refus légitime que la

⁸ Sigmund Freud, *Le Malaise dans la civilisation (Das Unbehagen in der Kultur, 1929)*, Paris, Éditions Points, 2010, p. 45.

⁹ Friedrich Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique (Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft, 1880)*, Paris, Éditions sociales, 1962, Introduction. « L'agnosticisme anglais, matérialisme honteux », p. 29. C'est le même type d'agnosticisme dénoncé par Engels qui incite le philosophe Yvon Quiniou à souligner l'importance d'une question proprement philosophique portant sur l'univers pensé comme un tout, et posée à côté du pouvoir explicatif de la science. En effet, « l'interrogation sur une origine divine éventuelle de l'Être (matériel) demeure ouverte. [...] On peut toujours ajouter Dieu, comme créateur de la nature, par un acte de croyance spécifique, lequel est hors science » (Yvon Quiniou, *Athéisme et matérialisme aujourd'hui*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2004, p. 28). « Dieu est mort épistémologiquement » indique-t-il (p. 24), mais c'est pour ajouter aussitôt que la question hypothétique de son existence comme dessein intelligent est maintenue ouverte sur le plan de la réflexion pure, aux dépens de la réalité et tirant parti spéculativement de la relativité de la connaissance.

¹⁰ Guillaume Lecoindre, *op.cit.*, p. 21.

méthode scientifique s'occupe de démontrer des postulats idéologiques, moraux, politiques ou métaphysiques, donc qu'elle soit un discours *de* la valeur, à un refus que la science tienne un discours *sur* les valeurs et la morale. Quel meilleur service rendre aux spiritualistes que d'abandonner l'explication rationnelle du fait moral ? Penchons-nous un instant sur la position du physicien et philosophe argentin Mario Bunge présenté par Guillaume Lecointre comme l'un des « théoriciens contemporains de la pensée matérialiste et continuateur de son perfectionnement »¹¹. Il traite la psychanalyse comme « l'une des pires escroqueries intellectuelles connues »¹², alors qu'elle est, rappelons-le, fondée sur l'expérience et l'observation. Freud expliquait pour sa part que la vérité scientifique ne peut être tolérante, qu'elle n'admet ni compromis ni restriction, que la recherche considère tous les domaines de l'activité humaine comme les siens propres. Et c'est pourquoi, dit-il, « l'esprit et l'âme sont des objets de la recherche scientifique exactement de la même manière que n'importe quelle chose étrangère à l'homme », la « contribution » de la psychanalyse à la science consistant « précisément dans l'extension de la recherche au domaine psychique »¹³. Ainsi, les actes manqués, les rêves et les névroses appartiennent désormais au savoir humain et sont une portion de terre nouvelle gagnée sur la croyance populaire et la mystique.

Plus généralement, la limitation du périmètre de la science par Guillaume Lecointre paraît contredire l'esprit scientifique. Fondamentalement, la science n'est pas agnostique et ne saurait fixer aucune limite à son progrès. Elle considère la réalité comme indéfiniment connaissable et sa connaissance comme indéfiniment améliorable. Darwin a défendu et illustré cet optimisme cognitif de la science. Il n'est pas inutile ici de citer la phrase, souvent reprise, que l'on trouve dans l'Introduction de *La Filiation de*

¹¹ *Ibid.*, p. 14.

¹² Cité par Bernard Sigg, « Comment ne pas être matérialiste ? », *L'Humanité*, 11 novembre 2004 d'après Mario Bunge, *Matérialisme et humanisme : pour surmonter la crise de la pensée*, Paris, Lavoisier, 2004.

¹³ Sigmund Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, 1932)*, Paris, Folio essais, 1989, pp. 212-214.

l'Homme : « On a souvent affirmé avec assurance que l'origine de l'homme ne pourra jamais être connue : mais l'ignorance engendre plus fréquemment l'assurance que ne le fait la connaissance : et ce sont ceux qui connaissent peu, et non ceux qui connaissent beaucoup, qui affirment aussi catégoriquement que tel ou tel problème ne sera jamais résolu par la science »¹⁴.

On peut comparer cette position de Darwin avec l'agnosticisme résolu défendu à la même époque par le physiologiste allemand Emil du Bois-Reymond et sa célèbre formule « *Ignoramus, ignorabimus* » (Nous ignorons, nous ignorerons), portant sur les limites de la connaissance humaine. Avant lui, l'histoire de la philosophie offre de nombreux cas de prétentions à légiférer sur les limites intrinsèques de la science et qui ont été désavouées par les découvertes scientifiques ultérieures. C'est le cas de Kant qui refuse à la raison humaine dans *Critique de la faculté de juger*¹⁵ le pouvoir d'expliquer un jour mécaniquement (selon une causalité aveugle) les phénomènes de la nature organique et qui maintient la référence à Dieu sur un plan réflexif pour penser le vivant, à côté de l'explication scientifique. Ernst Haeckel dit à juste titre que ce « Newton du brin d'herbe [...] réputé impossible [...] fut Darwin, qui par sa théorie de la sélection naturelle résolut le problème que Kant déclarait insoluble », éliminant toute espèce de considération téléologique¹⁶. C'est le cas aussi de Comte qui déclare inaccessible toute connaissance relative à la nature chimique ou physique des astres¹⁷, ou bien de Locke qui assure inconnaissable à l'entendement humain l'essence de l'or¹⁸.

¹⁴ Charles Darwin, *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe* (*The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, 1871), « Introduction », Paris, Syllepse, 1999, p. 82.

¹⁵ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger* (*Kritik der Urteilkraft*, 1790), § 75, Paris, Vrin, 1993, p. 335.

¹⁶ Ernst Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (*Natürliche Schöpfungsgeschichte*, 1868), Paris, C. Reinwald, 1877, p. 94.

¹⁷ Auguste Comte, *Traité philosophique d'astronomie populaire*, Paris, Fayard, 1985, p. 115.

¹⁸ John Locke, *Essai sur l'entendement humain* (*An Essay Concerning Human Understanding*, 1690), Livre III et IV et textes annexes, Paris, Vrin, 2006, p. 19.

C'est donc au nom de la conscience du rôle de la science et de sa portée cognitive que Darwin étend logiquement à la morale le cadre explicatif de la sélection naturelle en 1871. Ainsi, au contraire de ce que pense Guillaume Lecointre, la morale et la question des valeurs sont intégralement pensables en restant entièrement sur les bases d'un discours scientifique, celui des sciences naturelles. Du point de vue de Darwin, fidèle à la logique continuiste de la descendance, il s'agit de considérer toute acquisition morale comme étant un fait d'évolution, c'est-à-dire rendre compte d'une généalogie matérialiste de la morale pensée sur le modèle de la variation avantageuse sélectionnée, de la divergence innovante et du dépassement de l'ancienne forme¹⁹. Il s'agit pour Darwin, dit Patrick Tort, de

penser évolutivement le développement de la morale et de la civilisation en termes de genèse naturelle, c'est-à-dire à l'intérieur du monisme continuiste fondamental de la théorie de la descendance modifiée par la sélection naturelle, tout en sachant que le grand mécanisme unitaire de la sélection, longuement explicité et profusément illustré en 1859, allait se trouver contrarié par le constat des effets culturels de son processus²⁰.

Nous tenons les deux bouts de la chaîne de l'évolution de l'humanité : d'un côté, nous avons l'affiliation de celle-ci à la série animale et l'ancrage dans son socle biologique, de l'autre le fait culturel humain considéré jusque dans ses développements les plus sophistiqués, comme cette morale qui semble contredire la sélection naturelle à laquelle elle doit pourtant son émergence. Entre les deux aucune rupture possible, mais la nécessité logique de retracer rationnellement une genèse réaliste, un processus évolutif introducteur de nouveauté. Avec Darwin, sous la forme d'une continuité réversible, la théorie phylogénétique et sélective va produire sa propre anthropologie. C'est ce que permet l'effet

¹⁹ Voir Patrick Tort, « Mill (addition) » in Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF, 1996, 2^e vol., p. 2954.

²⁰ Patrick Tort, « L'anthropologie inattendue de Charles Darwin », in Charles Darwin, *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, op.cit., p. 60.

réversif de l'évolution, le concept-clé de l'anthropologie darwinienne qui offre un socle naturaliste au matérialisme, jusques et y compris dans la reconstitution d'une généalogie de la moralité. Ainsi, comme le rappelle Patrick Tort,

la morale apparaît [...] comme un phénomène indissociable de l'évolution : c'est là une suite normale du matérialisme de Darwin, et de l'extension logiquement inévitable de la théorie de la sélection naturelle à l'explication du devenir des sociétés humaines²¹.

De cette manière, « Darwin rend possible le matérialisme »²². Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que Darwin et l'effet réversif de l'évolution donnent une nouvelle cohérence au matérialisme²³.

Un matérialisme intégral non-réductionniste

D'abord Darwin permet de répondre à l'accusation de métaphysique et de non-scientificité que l'on adresse parfois au matérialisme. On parle parfois de « réalisme métaphysique » pour désigner le postulat matérialiste de la démarche scientifique proposée par Guillaume Lecoq²⁴.

Cette accusation a notamment Kant pour source philosophique. Dans *Critique de la raison pure*, Kant repousse la position matérialiste et la taxe de « réalisme transcendantal » parce qu'elle se représente les phénomènes extérieurs comme des « choses en soi » (par définition inconnaissables selon lui) qui existent

²¹ Patrick Tort, « Introduction à l'anthropologie darwinienne : Marx-Engels, Malthus, Spencer, Darwin », in *Marx et le problème de l'idéologie*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 120.

²² Patrick Tort, *La Seconde révolution darwinienne*, op.cit., p. 89.

²³ Voir Patrick Tort, *L'Effet Darwin (Sélection naturelle et naissance de la civilisation)*, Paris, Seuil, 2008, p. 201.

²⁴ Voir Michel Esfeld, « Le réalisme scientifique et la métaphysique des sciences », in Anouk Barberousse, Denis Bonnay et Mikaël Cozic (dir.), *Précis de philosophie des sciences*, Paris, Vuibert, 2011 ; Howard Sankey, « Qu'est-ce que le réalisme scientifique ? » (2002), consultable sur : <http://www.philosophy.unimelb.edu.au/staff/Sankey/howard/French%20Paper.pdf>

indépendamment de l'homme et de sa sensibilité. Cela signifie que, pour le matérialisme, le processus de connaissance est la transformation de la « chose en soi », c'est-à-dire la réalité objective, en phénomènes, en « chose pour nous ». Plus récemment, le philosophe américain Hilary Putnam a déclaré que le principe gnoséologique du « réalisme scientifique » présuppose le point de vue divin, c'est-à-dire qu'il présuppose que nous soyons capables de substituer notre perspective humaine à celle d'un être omniscient capable de connaître l'essence (l'en soi) et la totalité de l'univers. Comme ceci est impossible, dit-il, l'attitude réaliste est par conséquent impossible²⁵.

L'objectivisme postulé par le matérialisme entacherait donc ce dernier de métaphysique d'une façon rédhitoire car il s'agirait d'un bond illégitime dans la connaissance, d'une excursion au-delà de notre finitude, des données des sens et de l'expérience nécessairement subjective, entraînant par conséquent une séparation elle aussi illégitime entre le monde et nous, entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif. L'accusation de métaphysique est pourtant paradoxale puisqu'elle fait du matérialisme une doctrine dualiste et non pas une doctrine moniste et immanentiste qui affirme l'unité matérielle du monde. Ces précisions sont des éléments bien connus dans l'histoire de la philosophie, exposés avec clarté par Lénine dans l'ouvrage déjà cité. Lénine répondait aux détracteurs du matérialisme qu'ils rejoignaient inévitablement l'idéalisme en confondant ce qui est premier ontologiquement, la matière, et ce qui est second, l'esprit. « Notre conscience, si transcendante qu'elle nous paraisse, dit-il, n'est que le produit d'un organe matériel, corporel, le cerveau [...] ».

²⁵ Ce type d'objection de la part des philosophes n'est pas nouveau. Déjà Diderot s'en faisait l'écho : celui-ci « [...] en faisant dire à Madame de Lespinasse [dans *Le Rêve de D'Alembert* (1769)]: "Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste", ne peut laisser croire que du "tout" il y a une science possible, puisqu'elle ne pourrait être que celle d'un entendement divin. » (Jean-Claude Bourdin, *Les matérialistes au XVIII^e siècle*, Paris, Payot, 1996, p. 200). Pour une critique et réfutation du point de vue de Hilary Putnam, voir Howard Sankey, "Scientific realism and the God's eye point of view" : <http://www.philosophy.unimelb.edu.au/staff/Sankey/howard/Eye.PDF>.

L'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière »²⁶. Mais si la primauté de la conception moniste sur le dualisme peut être défendue au niveau philosophique, il est vrai néanmoins que le matérialisme rend compte théoriquement d'un « dualisme de l'esprit et du corps » car il ne confond pas l'observateur et l'objet observé. Il y a une contradiction qui s'exprime entre le physique et le psychique. Nous expérimentons ainsi au cours de notre ontogenèse une opposition entre situation « objectivée » et « conscience subjective » qui se retrouve souvent absolutisée dans le monde des idées philosophiques par l'instauration d'un dualisme radical. Il nous faut donc reconnaître l'effectivité, sur le plan gnoséologique, de cette contradiction en tentant d'en rendre compte théoriquement du point de vue d'un monisme de la matière autrement que le fait la thèse physicaliste qui réduit la vie mentale à un simple épiphénomène du fonctionnement neuronal, ou autrement que le fait l'agnostique qui veut préserver la science de toute question relevant d'une morale qui par essence dépasserait, selon lui, le périmètre objectiviste de la connaissance qu'elle autorise. Là se joue la question de la constitution d'un matérialisme intégral, c'est-à-dire d'une pensée moniste qui résout, sur la base de la science, le dualisme apparent entre matière et pensée²⁷. Or, comme l'indique Patrick Tort, « la contradiction entre le dualisme et le monisme, Darwin la dépasse dans *La Filiation de l'Homme* en exhibant le ressort d'illusion qui produit le dualisme à partir de l'évolution psychique elle-même [...] »²⁸. Darwin contribue ainsi au rôle de désenchantement de la science et explique en termes naturalistes la formation progressive de la psyché humaine, dévoilant l'origine archaïque et non transcendante de la moralité, du sentiment religieux et de l'idée de sublime²⁹. Par l'observation d'ébauches de représentations, de

²⁶ Lénine, *op. cit.*, p. 76.

²⁷ Voir Yvon Quiniou, « Le matérialisme et la science », in Jean Dubessy et Guillaume Lecointre (dir.), *Intrusions spiritualistes et impostures intellectuelles en sciences*, Paris, Syllepse, 2001, p. 148.

²⁸ Patrick Tort, *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983, pp. 312-313.

²⁹ Voir notamment le chapitre III, « Comparaison des capacités mentales de l'homme et des animaux inférieurs », dans *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, *op. cit.*, pp. 149-182. Ce dévoilement concerne aussi bien le discours

sentiments et de comportements homologues chez les animaux, on pense la morale humaine sans sortir de l'immanence et en se maintenant dans la rationalité scientifique.

Par ailleurs, Darwin permet de dépasser l'opposition instaurée par le philosophe allemand Wilhelm Dilthey à la fin du XIX^e siècle entre « science de la nature » et « science de l'esprit », qui correspondrait à une distinction à faire entre deux sphères axiologiquement distinctes. Plus généralement, l'opposition entre « nature » et « culture » a été longuement entretenue par toute une

religieux que philosophique. Yvon Quiniou souligne la vérité de la morale universaliste de Kant comme étant l'aboutissement idéal (« le résultat normatif ») de l'effet réversif de l'évolution décrit par Darwin dans *La Filiation de l'Homme* (Yvon Quiniou, *Études matérialistes sur la morale*, Paris, Kimé, pp. 50-52). L'anthropologie darwinienne serait en quelque sorte l'explication enfin matérialiste du discours kantien sur la loi morale comme impératif catégorique. Mais ce qui semble ici un sauvetage du vocabulaire et de l'histoire de la philosophie pose problème du point de vue du matérialisme car « il est bien plus facile de trouver par l'analyse le contenu, le noyau terrestre des conceptions nuageuses des religions [ou des philosophies], que de faire voir par une voie inverse comment les conditions de vie réelle revêtent peu à peu une forme éthérée. C'est là la seule méthode matérialiste, par conséquent scientifique » (voir Karl Marx, *Le Capital*. Livre I, Paris, Quadrige/PUF, 1993, p. 418). Cette méthode défendue et illustrée par Marx dans *Le Capital* est aussi celle de Darwin qui ne fixe pas un idéal ou des prescriptions morales à valeur universelle mais décrit des processus évolutifs. « Dans cet impitoyable, nécessaire et lucide retour à l'immanence, il y a quelque chose que la philosophie persiste à ne pas faire. La philosophie a pu décrire et commenter le "sublime". Mais ce n'est pas elle qui a analysé le processus de la sublimation. La philosophie a pu indéfiniment décrire et commenter la "liberté". Mais ce n'est pas elle qui sera apte à décrire le moindre processus réel d'autonomisation. La philosophie peut juger les discours, les actions et les comportements suivant une échelle de "valeurs" – et tenir en même temps des milliers de discours sur "la" valeur –, mais elle ne saura rien dire par elle-même du processus psychique et du phénomène social de la valorisation. Au cœur de toutes ces impuissances règne un reliquat de métaphysique essentialiste et fixiste susceptible de faire retour à chaque instant sous les termes figés de "transcendance", d'"universel" et d'"absolu". La philosophie prend au mot le vocabulaire de la croyance. Elle hypostasie les corrélats imaginaires des états de la conscience abusée. D'où l'obligation de sortir de la philosophie pour dire la vérité des processus, y compris celle des processus de fétichisation du vocabulaire ». (Patrick Tort, *L'Effet Darwin*, op. cit., p.208).

tradition philosophique³⁰. Le type d'opposition tranchée entre nature et culture, qui correspond grossièrement à l'opposition entre animalité et humanité, privilégie la discontinuité au lieu de penser le lien phylogénétique nécessaire entre les deux sphères. C'est ce que n'a pu éviter la pensée structuraliste héritée de Claude Lévi-Strauss. Dans le cadre de pensée darwinien, au contraire, les rapports entre nature et culture ne recourent pas la différence entre animalité et humanité qui faisait auparavant de l'homme un être dénaturé, séparé de ses « ancêtres animaux ». La chaîne qui conduit de la nature à la culture est celle-là même de l'histoire évolutive de l'homme, excluant toute rupture essentielle entre l'homme biologique et l'homme « culturel », car il ne saurait y avoir de rupture effective dans une généalogie. Autrement dit : l'homme appartient aussi bien et simultanément à la sphère de la nature et à la sphère de la culture³¹. Avec Darwin, l'effet réversif de l'évolution décrit ainsi un renversement sans rupture qui éloigne l'une de l'autre d'une façon progressive, chez l'Homme, les instances naturelle et culturelle de l'évolution³², lesquelles ne sauraient être pensées cependant comme essentiellement dissociables. Le « passage » de la « nature » à la « civilisation » par sélection d'une tendance évolutive favorable à la seconde n'est ni de l'ordre d'une rupture, ni de l'ordre d'une continuité simple, explique Patrick Tort, mais de l'ordre d'une continuité réversible qui *désessentialise*, tout en la rendant sensible à la fin, la dualité oppositionnelle des deux instances³³, instaurant entre elles un « effet de rupture » qui diffère fondamentalement d'une rupture effective. Ainsi, comme l'explique Patrick Tort, « les sciences humaines et sociales peuvent être matérialistes (puisque leurs objets ne “rompent” pas avec la nature), tout en ayant désormais

³⁰ Voir Patrick Tort, *La Seconde révolution darwinienne*, *op. cit.*, p. 89.

³¹ Voir l'entretien avec Patrick Tort, *Dossier pour la science*, n° de juin 2009, p. 21.

³² Voir Patrick Tort, *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, *op. cit.*, p. 314.

³³ Voir Patrick Tort, « L'Anthropologie inattendue de Charles Darwin », *ibid.*, p. 43.

un objet distinct et irréductible aux seules “sciences de la nature” »³⁴.

Compris en ces termes transformistes, les liens entre nature et culture permettent de s’ouvrir au « caractère dialectique des processus naturels. Les vieilles oppositions rigides, les lignes de démarcation nettes et infranchissables disparaissent de plus en plus »³⁵. On retourne ainsi aux intuitions les plus fines d’Engels lorsqu’il disait que Darwin était « parmi les savants qui ont appris à penser dialectiquement »³⁶. « Les dialecticiens l’ont inlassablement répété. [...] La différence naît de l’unité. Elle est divergence [...] Et] le contraire du commencement ce n’est pas la fin mais bien la continuation »³⁷. Il est pour le moins étonnant que la plupart des intellectuels qui se disent « marxistes » aujourd’hui, comme le philosophe Lucien Sève et bien d’autres, continuent d’ignorer le versant anthropologique du darwinisme et ne considèrent pas à nouveaux frais l’enthousiasme initial de Marx et d’Engels pour le matérialisme intégral auquel donnait accès la théorie de la descendance modifiée par le moyen de la sélection naturelle, celle-là même que les initiateurs du matérialisme historique considéraient à l’époque comme le fondement

³⁴ Patrick Tort, « Une articulation inédite entre le biologique et le social », *L’Humanité*, 16 décembre 1997.

³⁵ Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Préface du 23 septembre 1885, Paris, Éditions sociales, 1997, p. 42

³⁶ *Ibid.*, p. 52. Voir aussi les références à Darwin dans Friedrich Engels, *Dialectique de la nature (Dialektik der Natur, 1873-1883)*. Le « caractère dialectique » renvoie ici au transformisme. En faisant du *Natura non facit saltum* (La nature ne fait pas de sauts) un principe transformiste, Darwin a fait de la théorie de l’évolution des organismes vivants une science du devenir. En revanche Engels n’a pas vu ensuite la nouveauté anthropologique que Darwin a établie de manière également dialectique à partir de sa théorie sélective dans *La Filiation de l’Homme*. Cette méconnaissance fondamentale a eu pour conséquence malheureuse chez Marx et Engels d’assimiler le naturaliste anglais à Malthus et à une vision unilatéralement concurrentielle des processus sociaux (erreur à laquelle s’ajoute un manque de cohérence discursive puisque Marx oppose parfois, au contraire, Darwin et Malthus dans *Le Capital* ou dans les *Théories sur la plus-value*).

³⁷ Jacques D’Hondt, *L’Idéologie de la rupture*, Paris, PUF Philosophies d’aujourd’hui, 1978, p. 65 et p. 92.

historico-naturel de leur conception historico-sociale³⁸. L'effet réversif de l'évolution est en quelque sorte, pour reprendre l'expression de Patrick Tort, le chaînon *manqué* de Marx et d'Engels³⁹.

Il est moins surprenant, en revanche, quoique tout aussi absurde, que des gens peu scrupuleux comme André Pichot prétendent déceler une filiation théorique entre l'effet réversif de l'évolution et la pensée de Kropotkine, pour lequel l'entraide est la tendance dominante dans la nature à côté de la lutte⁴⁰. Or, à aucun moment Kropotkine n'atteint l'intelligence du processus dialectique exposé dans la *Filiation de l'Homme*, et constitué par un continuum réversif biologico-social qui permet une sélection des instincts sociaux, pourvoyeurs de comportements anti-sélectifs. Ce fait interdit plus largement que l'on puisse rendre l'anthropologie darwinienne responsable d'une quelconque sociobiologie, qu'elle soit d'ailleurs libérale ou révolutionnaire.

Nouvelle cohérence du matérialisme, nouvel horizon de lutte

Il faut revenir à Guillaume Lecointre. En tant que scientifique s'investissant dans le débat public, il veut défendre avant tout le « contrat que la science entretient avec la connaissance depuis deux

³⁸ Voir Patrick Tort, *La Seconde révolution darwinienne*, *op. cit.*, p. 90. On notera l'absence de toute référence aux travaux de Patrick Tort dans le dernier ouvrage de Lucien Sève (« *L'Homme* » ? *Penser avec Marx aujourd'hui*. Tome II, Paris, La Dispute, 2008), pourtant largement consacré aux questions de « l'anthropologie théorique », notamment les rapports animalité/humanité, bien qu'il regrette paradoxalement la « presque complète défection du marxisme français sur le terrain des sciences de la nature depuis des décennies ». Sève ignore le « renversement dialectique » chez Darwin, c'est-à-dire l'effet réversif de l'évolution dont il reconnaissait pourtant l'intérêt par le passé (voir *Actuel Marx* n° 14, 1993, Paris, PUF, pp. 207-208). Il préfère indiquer de façon peu rigoureuse que « le contenu logique très dialectique » de la « théorisation darwinienne de la sélection naturelle [...] consiste en somme en ceci : "l'essence" d'une espèce vivante est "l'ensemble des rapports naturels" où elle se reproduit. » (p. 73).

³⁹ Voir Patrick Tort, « Darwin, chaînon manqué et retrouvé du matérialisme de Marx », in *Darwin et la philosophie*, *op. cit.*, pp. 43-55.

⁴⁰ Voir « Rencontre avec André Pichot, historien des sciences. Portrait noir de Darwin », *Sciences humaines*, mars 2009, n° 202, p. 52.

siècles »⁴¹. Ce pacte historique de non-agression nécessairement contingent passé entre scientifiques et société civile, et singulièrement avec les pouvoirs religieux, c'est précisément ce que remettent en cause les créationnistes. Mais ce geste d'autodéfense tait largement le fait que les rapports entre la science et la religion sont fondamentalement antithétiques et reposent sur la rivalité, non sur la négociation car « une science libre ne saurait concevoir de limite supérieure à son investigation, sauf si la théologie – ou sa réinscription philosophique, le dogme de l'Inconnaissable – lui en fait une loi »⁴². Par ailleurs, ce geste reflète malheureusement le fait plus général que « [...] ce à quoi on assiste à l'heure actuelle, la demande des mouvements sociaux, est d'abord défensive. Ils entendent rétablir un contrat social qu'ils jugent violé [...] »⁴³.

La question doit être plutôt pour la rationalité scientifique, ainsi que le propose Patrick Tort dans *L'Effet Darwin*, de « reprendre *ouvertement* sa lutte d'émancipation devant un assaut sans précédent de l'irrationnel visant à investir son propre champ, ce qui conduit naturellement à revenir sur les questions majeures que sont l'évolution biologique, la conscience, l'émergence des facultés supérieures et de la morale, toutes questions liées aujourd'hui au grand cadre naturaliste et anthropologique darwinien [...] »⁴⁴. Cet horizon programmatique peut nous permettre de mesurer tout ce qui sépare celui-ci de l'agnosticisme méthodologique, en particulier sur le plan de la force argumentative contre les discours créationnistes et spiritualistes afin d'expliquer l'homme et ses productions sur une base scientifique et matérialiste. Finalement, le plus problématique dans l'agnosticisme est sans nul doute de reconduire le geste de fragmentation de l'unité théorique du darwinisme entre un Darwin savant (celui de *L'Origine des espèces*) et un Darwin idéologue

⁴¹ Guillaume Lecointre, « Comprendre le matérialisme par son histoire », *op. cit.*, p. 13.

⁴² Patrick Tort, *L'Effet Darwin*, *op. cit.*, p. 169.

⁴³ Serge Halimi, « Éloge des révolutions », *Le Monde diplomatique*, mai 2009 : <http://www.monde-diplomatique.fr/2009/05/HALIMI/17050>

⁴⁴ Patrick Tort, *L'Effet Darwin*, *op. cit.*, pp. 170-172.

(celui de *La Filiation de l'Homme*)⁴⁵. On soustrait ainsi à la connaissance de l'opinion publique l'authentique anthropologie de Darwin, c'est-à-dire la réintégration de la cohérence méconnue entre sa biologie évolutive et son discours sur l'Homme et la civilisation, qui permet un matérialisme intégral tout à fait apte à expliquer la manière dont ont émergé évolutivement la morale et ses tendances évolutives, sans faire intervenir de transcendance ou d'acte extérieur de création⁴⁶.

⁴⁵ Voir Patrick Tort, *La Seconde révolution darwinienne*, *op. cit.*, pp. 128-129.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 102.